

NOUVEL HAY MAGAZINE

SANS FRONTIÈRES

Quoi de neuf à Paris 14ème arrondissement

Un salon de coiffure tres agréable 125,rue Raymond Losserand 75014 : du mardi au samedi 10h19h

13 euros la première coupe-shampoing hommes, 11 euros les suivantes , un peu plus pour les femmes. Allure Coiffure 125, rue Raymond Losserand 75014 Paris,



métro Plaisance

Ghislaine Arabian la grande prêtresse de la cuisine, venue du Nord et qui a dirigé un temps le restaurant Le Doyen en bas des Champs Elysées , a son nom sur un restaurant 12 rue Liancourt. "Les Petites Sorcières - c à deux pas de la place Denfert. tout le monde s'y précipite : les prix de cette cuisine de haut vol sont modérés:



Impasse Florimont , entre la rue d'Alésia et l'avenue Villemain, une nouvelle grande photo de Geogres Brassens orne le mur de l'impasse rénovée.



Brassens par wikipedia.fr :

- [7 Bibliographie](#)
- [8 Notes et références](#)
 - [8.1 Notes](#)
 - [8.2 Références](#)
- [9 Voir aussi](#)
 - [9.1 Liens externes](#)

Biographie [[modifier](#)]

Georges Brassens est né dans un quartier populaire du port de *Cette* (le nom de la ville n'est orthographié [Sète](#) qu'en [1928](#) ; un changement d'orthographe qu'il évoque dans la chanson *Jeanne Martin*). Dans la maison familiale^{[[note 1](#)]} il est entouré de sa mère Elvira († 1962)^{[[note 2](#)]}, de son père Jean-Louis († 1965), de sa demi-sœur Simone Comte (1912-1994), née du premier mariage de sa mère, et de ses grands-parents paternels, Jules et Marguerite.

Sa mère, dont les parents sont originaires de [Marsico Nuovo](#) dans la région de [Basilicate](#) en [Italie](#) du [Sud](#), est une catholique d'une grande dévotion. Veuve de guerre, Elvira épouse Jean-Louis Brassens en [1919](#), un entrepreneur de maçonnerie. Le père de Georges est un homme paisible, généreux, libre-penseur, anticlérical et doté d'une grande indépendance d'esprit. Deux caractères très différents, qu'une chose réunit : le goût de la chanson. D'ailleurs, tout le monde chante à la maison. Sur le [phonographe](#) : les disques de [Mireille](#), [Jean Nohain](#), [Tino Rossi](#) ou [Ray Ventura et ses Collégiens](#).

Les années trente : Sète

Selon le souhait de sa mère, Georges commence sa scolarité, à l'âge de 4 ans, dans l'institution catholique des sœurs de Saint-Vincent. Il en sort deux ans après pour entrer à l'école communale, selon le désir de son père. À 12 ans, il entre au collège^[note 3]. Georges est loin d'être un élève studieux. Ses amis le décrivent comme plutôt rêveur en classe^[note 4]. Mais, après l'école, il préfère les jeux, les bagarres, les bains de mer et les vacances. Afin que son carnet de notes soit meilleur, sa mère lui refuse des cours de musique. Il ignorera donc tout du solfège, mais cela ne l'empêche pas de griffonner des chansonnettes sur ses premiers poèmes.

Alphonse Bonnafé [\[modifier\]](#)

En 1936, il s'ouvre à la [poésie](#) grâce à son professeur de français, Alphonse Bonnafé, alias « le boxeur ». L'adolescent s'enhardit à lui soumettre quelques-uns de ses bouts rimés. Loin de le décourager, l'enseignant lui conseille plus de rigueur et l'intéresse à la technique de versification et à l'approche de la rime. À la poésie et à la chanson populaire s'ajoute sa passion pour les rythmes nouveaux venus d'[Amérique](#) qu'il écoute à la [TSF](#) : le [jazz](#). En France, [Charles Trenet](#) conjugue tout ce qu'il aime. Il sera un modèle.

« On était des brutes, on s'est mis à aimer [les] poètes. [...] Et puis, grâce à ce prof, je me suis ouvert à quelque chose de grand. Alors, j'ai voulu devenir poète...^[1] »

Mauvaise réputation



Brassens en 1964
avec sa célèbre
pipe.

Son intérêt croissant pour la poésie ne lui ôte pas le goût pour les « quatre cents coups ». À 16 ans, au printemps [1938](#), il se trouve mêlé à une fâcheuse aventure. Dans le but de se faire de l'argent de poche, la bande de copains dont il fait partie commet quelques larcins. Par facilité, les proches en sont les principales victimes. Georges, de son côté, subtilise bague et bracelet de sa sœur. Ces cambriolages répétés mettent la ville en émoi. Lorsque la police arrête enfin les coupables, l'affaire fait scandale. Indulgent, Jean-Louis Brassens ne lui adresse aucun reproche quand il va le chercher au poste de police. Pour saluer l'attitude de son père, il en fera une chanson : *Les Quatre Bacheliers*. « Mais je sais qu'un enfant perdu [...] a de la chance quand il a, sans vergogne, un père de ce tonneau-là ». Par égard pour son père, il ne la chantera qu'après sa mort.

« Je crois qu'il m'a donné là une leçon qui m'a aidé à me concevoir moi-même : j'ai alors essayé de conquérir ma propre estime. [...] J'ai tenté, avec mes petits moyens, d'égaliser mon père. Je dis bien tenté...^[2] »

Pour sa part, cette mésaventure se solde, en [1939](#), par une condamnation d'emprisonnement avec sursis^[note 5]. Il ne retournera pas au collège. Il passe l'été reclus dans la maison (il se laisse pousser la moustache). Le [3 septembre](#), la [guerre](#) contre l'[Allemagne](#) est déclarée. Il pourrait devenir maçon auprès de son père, mais, peine perdue, il ne se satisfait pas de cette perspective. Il persuade ses parents de le laisser tenter sa chance à [Paris](#) et partir de Sète où sa réputation est ternie suite à cette histoire.

Les années quarante : Paris-Basdorf-Paris

Paris

En février [1940](#), Georges est hébergé, comme convenu avec ses parents, chez sa tante Antoinette Dagrosa, dans le [XIV^e arrondissement](#)^[note 6]. Chez elle, il y a un piano. Il en profitera pour maîtriser l'instrument à l'aide d'une méthode, malgré sa méconnaissance du solfège. Pour ne pas vivre à ses dépens, comme promis, il recherche du travail. Il obtient celui de manœuvre dans un atelier des usines

[Renault](#). Cela ne durera pas ; le [3 juin](#), Paris et sa région sont bombardés et l'usine de [Billancourt](#) est touchée. Le 14, l'armée allemande entre dans la capitale. C'est l'exode. Georges retourne dans sa ville natale. L'été passé, certain que son avenir n'est pas là, il revient chez sa tante, dans un Paris [occupé](#) par la [Wehrmacht](#). Tout travail profitant maintenant à l'occupant, il n'est plus question d'en rechercher.

Georges passe ses journées à la [bibliothèque](#) municipale du quartier. Conscient de ses lacunes en matière de poésie, il apprend la versification et lit [Villon](#), [Baudelaire](#), [Verlaine](#), [Hugo](#) et tant d'autres. Il acquiert ainsi une grande culture littéraire qui le pousse à écrire ses premiers recueils de poésie : *Les Couleurs vagues*, *Des coups d'épée dans l'eau*, annonçant le style des chansons à venir et *À la venvole*^[note 7], où son [anarchisme](#) se fait jour. Ce dernier est publié en [1942](#), grâce à l'argent de ses proches : ses amis, sa tante et même une amie de celle-ci, une couturière nommée Jeanne Le Bonniec, qui apprécie beaucoup ses chansons (elle épousera en juin Marcel Planche, peintre en carrosserie).

Basdorf

En [février 1943](#), l'[Allemagne nazie](#) impose au [gouvernement de Vichy](#) la mise en place d'un [service du travail obligatoire](#) (STO). Georges, 22 ans, est convoqué à la [mairie du XIV^e arrondissement](#) où il reçoit sa feuille de route. De sévères mesures de représailles sont prévues pour les réfractaires. Le [8 mars](#), il se trouve [gare de l'Est](#) pour se rendre en [Allemagne](#), vers le camp de travailleurs de [Basdorf](#), près de [Berlin](#). Là-bas, il travaille dans la manufacture de moteurs d'avion [BMW](#).

On le voit souvent plongé dans des bouquins ou écrivant des chansons, qui divertissent ses compagnons, et la suite d'un roman commencé à Paris, *Lalie Kakamou*. Il lie des amitiés, auxquelles il restera fidèle tout au long de sa vie - notamment avec [André Larue](#), [René Iskin](#) et, plus particulièrement, [Pierre Onténiente](#), le bibliothécaire à qui il emprunte régulièrement des livres.

En [mars 1944](#), Georges Brassens bénéficie d'une permission de quinze jours^[note 8]. C'est une aubaine à saisir : il ne retournera pas en Allemagne.

Jeanne



Plaque commémorative à l'entrée de l'impasse Florimont



n° 9, impasse Florimont, avec la plaque commémorative fixée en 1994 et les statues de chats. Le bas-relief sur la plaque commémorative a été réalisé par [Renaud](#).

À Paris, il lui faut trouver une cachette car il est impossible de passer à travers les filets de la [Gestapo](#) en restant chez la tante Antoinette. Jeanne Planche, de trente ans son aînée, accepte d'héberger ce neveu encombrant. Avec son mari Marcel, elle habite une maison extrêmement modeste au 9, [impasse Florimont](#). Georges s'y réfugie le [21 mars 1944](#), en attendant la fin de la guerre. On se lave à l'eau froide, il n'y a ni gaz, ni électricité (donc pas de radio), ni le tout-à-l'égout. Dans la petite cour, une vraie ménagerie : chiens, chats, canaris, tortues, buse...

et la fameuse cane qu'il célébrera dans une chanson. Il est loin de se douter qu'il



y restera vingt-deux ans.

Dans ce cocon — il se lève à 5 heures du matin et se couche avec le soleil (rythme qu'il gardera la majeure partie de sa vie) —, il poursuit l'écriture de son roman et compose des chansons en s'accompagnant d'un vieux [banjo](#).

« J'y étais bien, et j'ai gardé, depuis, un sens de l'inconfort tout à fait exceptionnel^[31]. »

Cinq mois plus tard, le [25 août](#), c'est la [libération de Paris](#). La liberté soudainement retrouvée modifie peu ses habitudes. Avec leur consentement, il se fixe à demeure chez les Planche. Sa carte de bibliothèque récupérée, Brassens reprend son apprentissage de la poésie et s'adonne à nouveau à la littérature.

La fin de la guerre, signée le [8 mai 1945](#), marque le retour à Paris des copains de Basdorf. Avec ses amis retrouvés, Brassens projette la création d'un journal à tendance anarchiste, *Le Cri des gueux*. Après la sortie du premier numéro, faute de financement suffisant, le projet tourne court.

Parallèlement, il monte, avec Émile Miramont (un copain sétois) et André Larue (rencontré à Basdorf), le « Parti préhistorique » qui vise surtout à tourner en dérision les autres partis politiques et qui préconise un retour à un mode de vie plus simple. Ce parti ne verra jamais le jour, suite à l'abandon de Miramont^[note 9].

Avec l'aide financière de Jeanne, il achète la guitare d'un ami. Elle lui sera

volée^[4].

En 1946, il hérite du piano de sa tante Antoinette, morte en juillet. Cette année-là, il ressent ses premiers maux de reins accompagnés de crises de [coliques néphrétiques](#).

Le libertaire [[modifier](#)]

En 1946, il se lie avec des militants anarchistes (notamment avec le peintre [Marcel Renot](#) et le poète [Armand Robin](#)) et lit [Mikhaïl Bakounine](#), [Pierre-Joseph Proudhon](#) et [Pierre Kropotkine](#). Ces lectures et ces rencontres le conduisent à s'impliquer dans le mouvement et écrire quelques chroniques dans le journal de la [Fédération anarchiste](#), *[Le Libertaire](#)* (aujourd'hui *[Le Monde libertaire](#)*), sous les pseudonymes de Gilles Colin ou Geo Cédille^[5]. Il y exerce également un double emploi non rémunéré de secrétaire de rédaction et de correcteur^[5]. Ses articles sont virulents, teintés d'humour noir, envers tout ce qui porte atteinte aux libertés individuelles. La violence de sa prose ne fait pas l'unanimité auprès de ses collègues.

Il collabore également périodiquement au bulletin de la CNT^[5].

En juin 1947, il quitte la Fédération en gardant intacte sa sympathie pour les anarchistes (plus tard, Brassens ira régulièrement se produire bénévolement dans les galas organisés par *Le Monde libertaire*).

Son roman achevé en automne est publié à compte d'auteur. *Lalie Kakamou* est devenu *La Lune écoute aux portes*. Estampillé [NRF](#), la couverture plagie, par provocation, celles de la maison [Gallimard](#). Brassens adresse une lettre à l'éditeur concerné pour signaler cette facétie. Contre toute attente, il n'y aura aucune réaction.

Püppchen

Pour ne pas attiser la jalousie de Jeanne, Georges a vécu des amourettes clandestines. Il y eut en particulier Jo, 17 ans (juin 1945 - août 1946). Une relation tumultueuse qui lui inspira peut-être quelques chansons : *Une jolie fleur*, *P... de toi* et, en partie, *Le Mauvais Sujet repent* (modification de *Souvenir de parvenue* déjà écrite à Basdorf.)

En [1947](#), il rencontre Joha Heiman (1911-1999, morte dix-huit ans après lui et enterrée avec lui). Originaire d'[Estonie](#), elle est son aînée de neuf ans - affectueusement, il l'appelle « Püppchen », petite poupée en allemand, mais ils l'orthographieront tous les deux « Pupchen » (c'est le nom gravé sur leur tombe^[6]). Désormais, on ne connaîtra pas d'autres conquêtes féminines au fidèle Brassens. Ils ne se marieront jamais ni ne cohabiteront. Il lui écrira *J'ai rendez-vous avec vous*, *Je me suis fait tout petit (devant une poupée)*, *Saturne*, *La Non-demande en mariage* et *Rien à jeter*.

Ses talents de poète et de musicien sont arrivés à maturité. De nombreuses chansons sont déjà écrites. Pratiquement toutes celles de cette époque qu'il choisira d'enregistrer deviendront célèbres, comme *Le Parapluie*, *La Chasse aux papillons*, *J'ai rendez-vous avec vous*, *Brave Margot*, *Le Gorille*, [Il n'y a pas d'amour heureux](#).

La personnalité de Brassens a déjà ses traits définitifs : la dégaine d'ours mal léché, la pipe et les moustaches, le verbe libre, imagé et frondeur et pourtant étroitement soumis au carcan d'une métrique et d'un classicisme scrupuleux, le goût des tournures anciennes, le culte des copains et le besoin de solitude, une culture littéraire et chansonnière pointue, un vieux fond libertaire, hors de toute doctrine établie, mais étayé par un individualisme aigu, un antimilitarisme viscéral, un anticléricalisme profond et un mépris total du confort, de l'argent et de la considération. Il ne changera plus.

Les années cinquante : de Patachou à Bobino **[\[modifier\]](#)**

En [1951](#), Brassens rencontre [Jacques Grello](#), chansonnier et pilier du [Caveau de la République](#) qui, après l'avoir écouté, lui offre sa propre guitare et lui conseille, plutôt que du piano, de s'accompagner sur scène avec cet instrument^[7]. Ainsi « armé », il l'introduit dans divers cabarets pour qu'il soit auditionné. Alors, il compose d'abord sur piano ses chansons qu'il transcrit pour guitare.

Sur scène, Brassens ne s'impose pas. Intimidé, paralysé par le trac, suant, il est profondément mal à l'aise. Il ne veut pas être chanteur, il préférerait proposer ses chansons à des chanteurs accomplis, voire à des vedettes de la chanson.

Patachou

Après plusieurs auditions infructueuses, Brassens est découragé. [Roger Théron](#) et Victor Laville, deux copains sétois, journalistes du magazine [Paris Match](#), viennent le soutenir et tentent de l'aider dans la mesure de leurs moyens. Ils lui obtiennent une audition *Chez Patachou* le jeudi [24 janvier 1952](#), dans le cabaret [montmartrois](#) de la chanteuse^[note 10]. Le jour dit, et au bout de quelques chansons, Patachou est conquise. Enhardi, Brassens lui propose ses chansons. Elle ne dit pas non et l'invite même à se produire dans son cabaret dès que possible^[8]. Les jours suivants, malgré son trac, Georges Brassens chante effectivement sur la scène du restaurant-cabaret de Patachou. Pour le soutenir, [Pierre Nicolas](#), bassiste dans l'orchestre de la chanteuse, l'accompagne spontanément^[note 11].

Jacques Canetti [\[modifier\]](#)

Quand Patachou parle de sa découverte, elle ne manque pas de piquer la curiosité du dirigeant du théâtre des [Trois Baudets](#), [Jacques Canetti](#), également directeur artistique chez [Philips](#). Le [9 mars 1952](#), il se rend au cabaret *Chez Patachou*, écouter le protégé de la chanteuse. Emballé, il convainc le président de Philips de lui signer un contrat. Le quotidien [France-Soir](#), du 16-17 mars, titre : « Patachou a découvert un poète ! »

Le [19 mars](#), l'enregistrement du *Gorille* et du *Mauvais sujet repent* s'effectue au studio de la [Salle Pleyel](#). Certains collaborateurs, offusqués par *Le Gorille*, s'opposent à ce que ces chansons sortent sous le label de Philips. Une porte de sortie est trouvée par le biais d'une nouvelle marque qui vient d'être acquise : [Polydor](#). D'avril à novembre, neuf chansons sortiront sur disques [78 tours](#). L'une d'elles, *Le Parapluie*, est remarquée par le réalisateur [Jacques Becker](#) qui l'utilise pour son film [Rue de l'Estrapade](#). Édité sur disque en même temps que la sortie du film en salle, elle est distinguée par l'[Académie Charles-Cros](#) l'année suivante en obtenant le Grand Prix du disque 1954^[note 12].

Le [6 avril](#), Brassens fait sa première émission télévisée à la [RTF](#). Il chante *La Mauvaise Réputation* devant le public de l'[Alhambra](#). Du 28 juillet au 30 août, il fait sa première tournée en France, en [Suisse](#) et en [Belgique](#), avec Patachou et [Les Frères Jacques](#).

Il est engagé à partir du mois de septembre au « Trois Baudets » ; le théâtre ne désemplit pas. Dans le public, les chansons comme [Hécatombe](#)^[note 13]^[9] et *Le Gorille* scandalisent les uns, ravissent les autres. Ces controverses contribuent à faire fonctionner le bouche à oreille. Dès lors, Georges Brassens gravit les échelons du succès et de la notoriété. En [1953](#), tous les cabarets le demandent et ses disques commencent à bien se vendre chez les disquaires. Son premier passage à Bobino, sa salle de prédilection, « l'usine » comme il se plaisait à le dire, à « quatre pas de sa maison » se fera en février 1953, avec l'accord des Trois Baudets (Jacques Canetti), son second passage en octobre 1953, mais pas encore en « vedette ».

Lui qui longtemps a hésité entre une carrière de poète et celle d'[auteur-compositeur](#) est maintenant lancé dans la chanson. Loin de juger la chanson comme une expression poétique mineure, il considère que cet art demande un équilibre parfait entre le texte et la musique et que c'est un don qu'il possède, que de placer un mot sur une note^[réf. nécessaire]. Extrêmement exigeant, il s'attache à écrire les meilleurs textes possibles. Jamais satisfait, il les remanie maintes fois : il change un mot, peaufine une image, jusqu'à ce qu'il estime avoir atteint son but.

Patachou, qui a mis avec succès plusieurs chansons de son poulain à son répertoire, enregistre neuf titres le [23 décembre 1952](#), au studio Chopin-Pleyel, pour l'album *Patachou... chante Brassens*. Pour ce disque, il lui a donné une chanson en exclusivité : *Le Bricoleur (boîte à outils)* et, de plus, ils chantent en duo *Maman, Papa*^[10].

René Fallet

Séduit par les chansons qui passent à la radio, l'écrivain [René Fallet](#) va l'écouter un soir aux Trois Baudets. Il en sort ravi et son enthousiasme le pousse à publier un article dithyrambique dans [Le Canard enchaîné](#) du [29 avril 1953](#) : « Allez, Georges Brassens ! »

« La voix de ce gars est une chose rare et qui perce les coassements de toutes ces grenouilles du disque et d'ailleurs. Une voix en forme de drapeau noir, de robe qui sèche au soleil, de coup de poing sur le képi, une voix qui va aux fraises, à la bagarre et... à la chasse aux papillons. »

Touché, Brassens lui écrit pour le remercier et lui demander de venir le voir aux « Baudets ». Leur rencontre sera le début d'une amitié qui durera le restant de leur vie.

Pierre Nicolas

Son second roman, *La Tour des miracles*, est publié en juin, aux éditions des Jeunes Auteurs réunis, dirigées par [Jean-Pierre Rosnay](#), qui est aussi l'auteur de la préface. Son premier album, *Georges Brassens chante les chansons poétiques (... et souvent gaillardes) de... Georges Brassens*, sort chez Polydor en octobre. Devenu vedette, il triomphe en tête d'affiche de [Bobino](#) (16 au 29 octobre [1953](#)).

En [1954](#), c'est au tour de l'[Olympia](#) (23 février au 4 mars et du 23 septembre au 12 octobre). Pour cette grande scène, il fait appel à [Pierre Nicolas](#) pour l'accompagner à la [contrebasse](#), marquant ainsi le début d'une collaboration qui durera presque trente ans. Le bassiste sera désormais de toutes les scènes et de tous les enregistrements. Bobino (du 25 novembre au 15 décembre) achève cette année qui a vu la publication, en octobre, de *La Mauvaise Réputation*, recueil où sont réunis des textes en prose et en vers, dont une pièce de théâtre : *Les Amoureux qui écrivent sur l'eau*.

Gibraltar

Avec le succès, l'argent commence à rentrer et il faut faire face à la gestion du métier. En [1954](#), [Pierre Onténiente](#), le copain de Basdorf, a accepté de l'aider sans contrepartie pour s'occuper de ses affaires. Avant de franchir le pas plus avant, il fait son apprentissage auprès de [Ray Ventura](#), l'éditeur de Georges.

En [1955](#), Brassens fait l'acquisition de la maison des Plancher et de celle qui lui est mitoyenne pour l'agrandir. L'eau et l'électricité installées, il la leur offre. La vie continue comme avant. Cette même année il rencontre [Paul Fort](#), poète qu'il admire et qu'il a chanté à ses débuts (*Le Petit Cheval*^[note 14], sur son deuxième disque 78 tours deux titres). Avant sa tournée en [Afrique du Nord](#) et son passage à l'[Ancienne Belgique](#), à [Bruxelles](#), il compose des musiques sur deux autres de ses poèmes : *Comme hier* et *La Marine*^[note 15] en vue de son nouveau passage à l'Olympia (du 6 au 27 octobre). La nouvelle station de radio, [Europe 1](#), qui vient d'apparaître sur les ondes, est un événement important dans sa carrière. C'est la seule qui diffuse ses chansons interdites sur les radios d'État. En 1956, Brassens

sera animateur sur Europe 1 ^[note 16].

Prêt à se consacrer à son ami, Pierre Onténiente quitte son emploi en janvier [1956](#). Son baptême du feu : le prochain passage à Bobino de l'artiste (27 janvier - 16 février). Entre-temps, à la demande de [René Fallet](#), Brassens a accepté, par amitié, de faire l'acteur aux côtés de [Pierre Brasseur](#) et [Dany Carrel](#). Le roman de son ami, *La Grande Ceinture*, est adapté à l'écran par [René Clair](#). Il s'intitulera [Porte des Lilas](#). Dans cette affaire, Onténiente y gagnera son surnom de « Gibraltar ». Le trouvant aussi résistant qu'un roc quand il défend les intérêts de son « protégé », le réalisateur le compare au [Rocher de Gibraltar](#). Friand de surnoms, Brassens l'adopte pour dénommer son ami et, désormais, secrétaire-imprésario. Trois chansons arrivent à point pour illustrer le film : *Au bois de mon cœur*, *L'Amandier* et *Le Vin* ^[note 17].

En [1957](#), Brassens et Gibraltar créent les éditions 57.

Moulin de la Bonde [\[modifier\]](#)



Moulin de La Bonde

La maison de Jeanne, impasse Florimont, est toute petite. Pour vivre comme il l'entend, il jette son dévolu, en [1958](#), sur le moulin de La Bonde, au bord du [Ru de Gally](#), à l'extérieur du village de [Crespières](#), dans les [Yvelines](#). Il s'y rend souvent pour, entre autres, y honorer grandement l'amitié des copains d'enfance : Victor Laville, Émile Miramont, [Henri Colpi](#), [Roger Thérond](#) ; de ceux de Basdorf : René Iskin, André Larue ; des anars du *Libertaire* ; des amis du monde de la chanson et du spectacle : [Marcel Amont](#), [Guy Béart](#), [Georges Moustaki](#), [Jacques Brel](#), [Pierre Louki](#), [Jean Bertola](#), [Boby Lapointe](#), [Lino Ventura](#), [Raymond Devos](#), [Jean-Pierre Chabrol](#), [Bourvil](#) (en voisin), [Fred Mella](#) (soliste des [Compagnons de la chanson](#)) et bien d'autres. Fidèles, jusqu'à la fin. Seule Jeanne refusera de venir au moulin.

Dorénavant, il cesse de se produire dans les cabarets pour alterner les tours de chant entre Bobino et l'Olympia. Il poursuit ses tournées à l'étranger ([1958](#) : [Suisse](#), [Rome](#), [1959](#) : [Belgique](#), [Afrique du Nord](#), [1961](#) : [Québec](#), etc.).

Les années soixante : honneurs et douleurs [\[modifier\]](#)

Jacques Charpentreau, écrit le premier ouvrage sur le chanteur : *Georges Brassens et la poésie quotidienne de la chanson*^[11].

En [1961](#), il sort un disque en hommage à [Paul Fort](#), mort l'année précédente, disque où sont réunis les sept poèmes qu'il a mis en musique^[note 18].



Georges Brassens sur scène en 1964.

En avril [1962](#), il fête à [Bobino](#) ses dix ans de carrière. Le [15 mai](#), il monte un spectacle en hommage à Paul Fort, au [théâtre Hébertot](#). Le [5 décembre](#), jour de la première à l'Olympia avec [Nana Mouskouri](#), il souffre d'une crise de coliques néphrétiques. Sur l'insistance de [Bruno Coquatrix](#), il honore les dates prévues à partir du lendemain jusqu'au [24 décembre](#). Chaque soir, une ambulance l'attend.

Suite à cette douloureuse expérience, il ne retournera plus à l'Olympia^[note 19]. Le [31 décembre](#), il apprend la mort de sa mère. Le jour même, il se rend à Sète puis regagne [Marseille](#) pour se produire à l'Alcazar. « Pour la première fois, ce soir, elle me voit chanter » dit-il^[12].

Le prix [Vincent Scotto](#), décerné par la [SACEM](#), gratifie *Les Trompettes de la renommée*, de meilleure chanson de l'année [1963](#). En octobre, le numéro 99 de la très sélective collection *Poètes d'aujourd'hui*, qui paraît chez les libraires, est consacré à Georges Brassens. Quand l'éditeur, [Pierre Seghers](#), lui avait fait part de ce projet, Brassens accepta à condition que son ancien professeur de français, Alphonse Bonnafé, soit l'auteur du texte^[13]. Brassens est ainsi le second auteur de chansons (après [Léo Ferré](#)), à figurer dans cette collection. Dans son journal, [René Fallet](#) écrit :

« C'est le triomphe enfin avoué et officiel de ceux qui, voilà dix ans, criaient au poète pour les sourds^[14]. »



Georges Brassens
sur scène en
1964.

Dix ans se sont écoulés depuis la parution de son premier album — neuf ont paru, quatre-vingts chansons ont été enregistrées. Pour marquer cet anniversaire, un coffret de six 33 tours 30 cm, *Dix ans de Brassens*, est mis en vente. Le [6 novembre](#), Georges Brassens se voit honoré pour cet ouvrage, par l'[Académie Charles-Cros](#), en recevant le Grand Prix international du disque 1963 des mains de l'écrivain [Marcel Aymé](#).

Souffrant de calculs rénaux depuis plusieurs mois déjà, les crises de coliques néphrétiques deviennent plus aiguës. Il subit une opération des reins à la mi-janvier. Après une longue convalescence, il est à nouveau sur les planches de

Bobino en septembre.

Les Copains d'abord

Le film d'[Yves Robert](#), *Les Copains*, sort en [1965](#). Pour le générique, Brassens a composé une chanson : *Les Copains d'abord*^[note 20]. Le succès qu'elle rencontre est tel qu'il rejaillit sur les ventes de son [premier album 33 tours 30 cm](#) et sur son triomphe à Bobino (du 21 octobre au 10 janvier [1965](#)) avec, en alternance, [Barbara](#)^[note 21], [Serge Lama](#), [Michèle Arnaud](#), [Brigitte Fontaine](#) ou [Boby Lapointe](#). L'une de ses nouvelles chansons, *Les deux oncles*, où il renvoie dos à dos les deux camps de la Seconde Guerre mondiale pour exprimer l'horreur que lui inspire la guerre, jette le trouble et lui vaut des inimitiés chez certains de ses admirateurs^[15].

Louis Brassens, lui non plus, n'aura jamais vu son fils sur scène ; il meurt le [28 mars 1965](#) et Marcel Planche, quant à lui, le [7 mai](#) suivant.

Lors d'une émission radiophonique (*Musicora*), diffusée en direct du théâtre de l'ABC le [12 octobre](#), Georges Brassens réalise un rêve : chanter avec [Charles Trenet](#)^[note 22]. Ils renouvelleront cette expérience pour une émission télévisée (*La La La*), en mars [1966](#). L'estime qu'ils se portent est réciproque, mais Trenet garde ses distances. « C'est le grand regret de Georges. S'il y en avait un qu'il aurait vraiment aimé fréquenter, c'est bien Trenet. Or il s'est trouvé que Trenet [...] n'a rien fait pour aller vers Georges. »^[16]

Pour rompre sa solitude, Jeanne se remarie à 75 ans, le [26 mai 1966](#), avec un jeune homme de 37 ans. Contrarié par ce mariage, Brassens quitte l'impasse Florimont pour emménager dans un duplex près de la [place Denfert-Rochereau](#)^[note 23]. [Jacques Brel](#), qu'il a connu aux « Trois Baudets » en 1953, est son voisin ; il s'apprête à faire ses adieux sur la scène de l'Olympia. Par amitié, Brassens écrit le texte du programme de cet événement. Du 16 septembre au 22 octobre, Georges Brassens se produit sur les planches du [théâtre national populaire](#) (TNP) avec [Juliette Gréco](#) qui en assure la première partie^[note 24]. Chaque soir, il présente sa *Supplique pour être enterré sur la plage de Sète* et fait part de son *Bulletin de santé* — en réponse aux rumeurs distillées par une certaine presse — et pour faire bonne mesure, il exprime le peu de bien qu'il

pense des mouvements politiques de toutes sortes^[évasif] dans *Le Pluriel*.

Habitué à souffrir de ses calculs rénaux, il a laissé passer le temps. Au mois de mai [1967](#), une nouvelle crise l'oblige à interrompre une tournée pour subir une deuxième opération des reins. Le 8 juin, parrainé par [Marcel Pagnol](#) et [Joseph Kessel](#), l'[Académie française](#) lui décerne le Grand Prix de poésie pour l'ensemble de son œuvre. Brassens en est honoré, mais pense ne pas le mériter.

« Je ne pense pas être un poète... Un poète, ça vole quand même un peu plus haut que moi... Je ne suis pas poète. J'aurais aimé l'être comme [Verlaine](#) ou [Tristan Corbière](#)^[17]. »

René Fallet sort à son tour un livre sur son ami, aux [éditions Denoël](#).

Après [Mai 68](#), quand on lui demande ce qu'il faisait pendant les événements, il répond malicieusement : « Des calculs ! »^[18]

Le [24 octobre](#), avec son ami Fallet, il est au chevet de Jeanne qui meurt faute d'avoir pu surmonter le choc de son opération de la [vésicule biliaire](#). Elle avait 77 ans.

Le [6 janvier 1969](#), à l'initiative du magazine [Rock & Folk](#) et de [RTL](#), Georges Brassens, [Léo Ferré](#) et Jacques Brel sont invités à débattre autour d'une table.

Cette année-là, il franchit les limites du quatorzième arrondissement pour emménager dans une maison du [quartier Saint-Lambert](#)^[note 25]. Bobino l'attend à nouveau à partir du [14 octobre](#).

En décembre, pour satisfaire à la demande de son ami sétois, le cinéaste [Henri Colpi](#), il enregistre la chanson écrite par ce dernier et composée par [Georges Delerue](#) pour illustrer le film dans lequel joue [Fernandel](#) : [Heureux qui comme Ulysse](#)^[note 26].

Les années soixante-dix : Bretagne et Grande-Bretagne

En [1971](#), il compose également la musique du film de [Michel Audiard](#), [Le drapeau](#)

[noir flotte sur la marmite](#), adaptation du roman de René Fallet : *Il était un petit navire*.



La maison de Brassens au Craclais, à [Lézardrieux](#) en [Bretagne](#).

Dans ces années là, le grand auteur-compositeur qu'il est, découvert par Jacques Canetti, s'en remet à un Lyonnais, [Jean Bertola](#), pour ses tournées et son secrétariat.

Lézardrieux [[modifier](#)]

Suite aux vacances passées à [Paimpol](#), chez le neveu de Jeanne, depuis les années cinquante, Georges Brassens apprécie la Bretagne. Michel Le Bonniec lui a trouvé une maison sur les rives du [Trieux](#), à [Lézardrieux](#)^[19] : « Ker Flandry ». Le moulin de Crespières est mis en vente en début 1970. À la demande de Brassens, « Gibraltar » et son épouse viennent habiter la maison de l'impasse Florimont^[20].

Brassens a 50 ans et vingt ans de carrière. Un autre tour de chant l'attend à Bobino avec [Philippe Chatel](#), [Maxime Le Forestier](#), [Pierre Louki](#), en alternance (10 octobre [1972](#) au 7 janvier [1973](#)). Avec la chanson *Mourir pour des idées* il répond aux réactions mitigées envers sa chanson *Les Deux oncles*. Le 30 octobre 1972, il participe à une soirée spéciale contre la peine de mort au [Palais des sports de Paris](#). À partir du [14 janvier 1973](#), il entame ses dernières tournées françaises. Il passe au théâtre municipal de Sète, le [13 avril 1973](#). Cette année-là, il fait son entrée dans [Le Petit Larousse](#).

Répondant à l'invitation de Colin Evans, professeur de français à l'*University College* de [Cardiff](#), en [Pays de Galles](#), Brassens donne deux récitals au *Shermann*

Theatre le [28 octobre 1973](#)^[note 27].

Le [19 octobre 1976](#), il s'installe à Bobino pour cinq mois. Il présente les nouvelles chansons de son [dernier album](#), dont celle qui lui donne son nom : *Trompe-la-mort*.

« *C'est pas demain la veille, bon Dieu, de mes adieux.* »

Le [20 mars 1977](#), jour de la dernière, personne ne se doute qu'il ne foulera plus jamais les planches de son music-hall de prédilection.

Saint-Gély-du-Fesc

D'inquiétantes douleurs abdominales de plus en plus vives l'amènent à se faire examiner. Un cancer de l'intestin se généralise. Il est opéré à [Montpellier](#), dans la clinique du docteur Bousquet en novembre [1980](#). L'année suivante, une nouvelle opération à l'[hôpital américain de Paris](#) lui accorde une rémission qui lui permet de passer l'été dans la propriété des Bousquet, à [Saint-Gély-du-Fesc](#), au nord de Montpellier. Retour à Paris et séjour à Lézardrieux.



La tombe de Georges Brassens au cimetière de Sète.

Hormis les disques de ses chansons arrangées en *jazz* — dans lequel il est à la guitare auprès de prestigieux *jazzmen* — en [1979](#) et celui en faveur de [Perce-neige](#), l'association de son ami [Lino Ventura](#), sur lequel il chante les chansons de son enfance en [1980](#) et sans oublier son rôle du hériçon dans le conte musical

[Émilie Jolie](#) de [Philippe Chatel](#) en [1979](#), il n'a pas enregistré d'album depuis cinq ans. Pourtant, près de quinze chansons sont prêtes, quinze autres en gestation. Il échafaude le projet de les graver, mais ne pourra le mener à bien. Après sa mort, [Jean Bertola](#) acceptera de les chanter. L'album sera un succès commercial et sera récompensé par l'[Académie Charles-Cros](#).

Ultime satisfaction, la [peine de mort](#) — contre laquelle il avait écrit *Le Gorille*, fait des galas, manifesté, signé des pétitions — est abolie le [9 octobre 1981](#).

Revenu dans la famille de son chirurgien, à Saint-Gély, il fête son soixantième anniversaire^[21].

Souvent brocardée dans ses chansons, la [Camarde](#) l'emporte dans la nuit du jeudi [29 octobre](#) 1981, à 23 h 15. Georges Brassens est inhumé à Sète, le matin du samedi 31, dans le caveau familial dont la pierre tombale porte une [croix](#), au cimetière Le Py^[note 28]. Le choc de sa mort est immense dans toute la France. En ouverture du journal télévisé du 30 octobre^[22], sur [Antenne 2](#), [Patrick Poivre d'Arvor](#), visiblement ému, déclare : « On est là, tout bête, à 20 ans, à 40, à 60... On a perdu un oncle. »

Joha Heiman mourra le [19 décembre 1999](#) et sera enterrée à ses côtés

Lui qui avait comme modèle de réussite [Paul Misraki](#), parce qu'il était chanté partout sans être connu du grand public, ne se doutait pas qu'un jour il accéderait à la renommée internationale. On lui a consacré aujourd'hui plus de cinquante thèses, on le chante partout : au [Japon](#), en [Russie](#), en [Amérique du Nord](#), en [Italie](#), en [Espagne](#), etc. Au total, il est traduit dans une vingtaine de langues.

Postérité

Parmi les innombrables auteurs-compositeurs-interprètes durablement influencés par Georges Brassens, on peut citer [Georges Moustaki](#) (qui, en hommage, choisira de porter le même prénom), [Maxime Le Forestier](#), [Yves Duteil](#), [Renaud](#) et [Francis Cabrel](#).

Lieux portant son nom

En France, de nombreux établissements scolaires, salles de spectacle, parcs et jardins, espaces publics, voies, portent le nom de Georges Brassens, dont, à Paris, le Square Georges-Brassens, tout proche de sa maison de la rue Santos-Dumont^{[\[note 30\]](#)}.